Lacelle, Andrée, dir. *Poèmes de la résistance*. Sudbury : Prise de parole, 2019. 104 p.

En novembre 2018, le gouvernement conservateur de Doug Ford, sous la guise de responsabilité fiscale, a annoncé que la province abandonnait ses projets d'établir une université francophone en Ontario et que le Commissariat aux services en français fermera ses portes. À juste titre, ces décisions ont été reçues comme un affront aux communautés franco-ontariennes ; par ailleurs, il s'agit d'une insulte pour toutes les communautés francophones au Canada, pour toutes les diverses communautés linguistiques qui existent à travers le pays. Il y a eu des manifestations, des réactions et des commentaires critiques de la part de François Legault et de Justin Trudeau, entre autres, et plusieurs manœuvres politiques ressortant du cercle intime de Ford. Parmi les divers actes d'opposition, il y a aussi eu la publication du recueil *Poèmes de la résistance*, paru cet été chez Prise de parole sous la direction d'Andrée Lacelle.

Dans le « Préambule : Dire la lumière de notre colère », Lacelle évoque la fluidité de l'appartenance communautaire « des poètes de l'Ontario, nés ici ou ailleurs » et l'élan qui les unit « à des poètes qui y ont vécu et qui y reviennent parfois ». L'élan dont elle parle est celui de la résistance. La poésie sait très bien combattre et opposer l'injustice et est souvent la forme d'affrontement la plus affective et la plus perçante. Ainsi, les trente-sept poèmes du recueil s'inscrivent dans une longue histoire de la poésie comme révolte, tout en prêtant leurs voix à des actualités importantes. Regroupés sous cinq motifs – « Cohésion », « Sentiment », « Matériaux », « Tenir tête » et « Temps » – les textes témoignent de la diversité partagée de la francophonie canadienne. On y trouve des cris de ralliement existentiels et émotifs, tels que « Reprendre / poursuivre / accrocher / manifester / être », avec des vers plus ancrés dans le quotidien, tout aussi bien riches, comme par exemple « il y aura toujours du café chez Tim Hortons / et des robes de mariée à Moose Creek ».

Dans la première partie « Cohésion », les poèmes parlent de croisements culturels, d'identités hybrides, d'une coexistence presque naturelle qui pourrait être possible sans perdre ce qui distingue les communautés les unes des autres. Les voix sont légèrement sérieuses, touchant aux thèmes des structures linguistiques et politiques sans tomber dans leurs crevasses sombres : « Ne pas trop s'en faire pour la syntaxe / Ni pour des histoires de frontières floues / Plutôt s'amuser avec ». Comme on pouvait s'y attendre, « Sentiment » est plus introspectif. On y lit, par exemple, des monologiques quasiment philosophiques, « Suis-je engagée parce que j'écris ? [...] J'écris donc j'existe ». À ces découvertes intérieures atteintes à travers l'écriture s'ajoutent celles

inspirées d'une source plus néfaste : « Je ne me savais pas francophone / Jusqu'à ce que l'opposition aux Franco-Ontariens / De m'sieur Ford m'accule à ressentir l'appartenance ».

Des métaphores du monde physique et naturelle composent la troisième section. Évoquant parfois le trompe-l'œil d'une politique qui se fie aux retombées, « voulant que l'on construise la tour / sans l'ériger / c'est-à-dire du haut vers le bas », la section « Matériaux » tisse des liens avec le monde non-humain aussi. La diversité linguistique est comparée à la biosphère lorsque « Les mots, les mots franco / se dressent, comme des arbres / et coulent encore / ici et là ». Or, en livrant combat contre la partie (comme le fait Ford *et al.*), on assaille le tout : « un corbeau m'annonce / la fin de l'anthropocène [...] une façon de calculer / la distance entre / ici et là / lumière ». Le mouvement entre la particularité linguistique et l'existence générale accentue un impératif actuel qui se résume en ce slogan aussi lyrique que collectif : « Je ne réside pas dans le passé mais dans l'espace », et il faut le protéger à tout prix.

Les poèmes dans la section « Tenir tête » sont plus abrupts et reviennent sur la « nécessité indomptable de la vérité », celle qui lutte contre la xénophobie. Pour plusieurs voix dans le recueil, « la vérité est sur la scène / Ford ! », et leur lutte n'est pas seulement pour elles-mêmes, car il faut « résister à tout racisme de n'importe quel borné ». Face aux injustices que subissent les communautés minoritaires, les textes montrent qu'avec la poésie, la langue « se métamorphose / devient résistance ». La dernière section « Temps » est destinée à la résilience actuelle et à celle à venir, d'où le témoignage de « quinze mille / devant l'hôtel de ville devant nos écrans on est là / quinze mille / manifestant au Canada ». Tout au long du recueil, en plus des appels à la résistance et au ralliement, se trouvent des trésors de la langue qu'il ne faut pas manquer. Quoi qu'il en soit, « ce qui compte / c'est / le long grelin / tissé de toutes / ces langues [...] qui s'frenchent / en liesse ». Réunis ici, les poèmes tracent l'histoire et l'avenir des fécondes métamorphoses de la langue comme forme et force de résistance.

Nicholas Hauck